

Jean Bottéro

La plus vieille religion

En Mésopotamie



Jean Bottéro

La plus vieille religion

En Mésopotamie

Gallimard

Couverture : Statue de l'intendant Ebih-il (détail).
Mari, IIIe millénaire avant J.-C. Musée du Louvre, Paris.
Photo © RMN-Hervé Lewandowski.

Réservées d'abord aux professionnels — trop patients, circonspects et tenus par leur minutieux travail de sape pour les claironner à mesure —, les grandes découvertes de l'Histoire ont régulièrement besoin d'une longue maturation. Elles restent longtemps secrètes et se révèlent sans fracas. Il a fallu un siècle et demi de trouvailles, de génie, de fouilles et d'efforts, pour nous aviser que nous tenions bel et bien nos plus vieux papiers de famille, ceux de nos plus reculés parents identifiables en ligne ascendante directe. Ce sont les vénérables créateurs et porteurs de l'antique et brillante civilisation de Mésopotamie, née au tournant du IV^e au III^e millénaire, morte peu avant notre ère, et dont il nous reste un gigantesque butin archéologique et un demi-million de documents déchiffrables.

De cette civilisation, Jean Bottéro s'est imposé comme l'un des plus grands spécialistes internationaux. Né en 1914, il est depuis 1958 directeur d'études à l'École pratique des hautes études (section des sciences philologiques et historiques, chaire d'assyriologie). Il a publié notamment *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux* (Gallimard, 1987; Folio Histoire n°81), *La plus vieille religion : en Mésopotamie* (Gallimard, 1997; Folio Histoire n°82) et *Naissance de Dieu. La Bible et l'historien* (Paris, Gallimard, 1986 et 1992; Folio Histoire n°49). Il est également l'auteur de *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, en collaboration avec Samuel Noah Kramer (Gallimard, 1989), ainsi que du chapitre «La religion de l'ancienne Mésopotamie» dans le volume *L'Orient ancien* (Bordas, 1992), traduction de *Der alte Orient* (Bertelsmann, Munich, 1991). On lui doit encore *Babylone à l'aube de notre civilisation* (Découvertes Gallimard n°230) et, en collaboration avec M. J. Stève, *Il était une fois la Mésopotamie* (Découvertes Gallimard n° 191), ainsi que *Babylone et la Bible. Entretiens avec Hélène Monsacré* (Belles lettres, 1994).

LA PLUS VIEILLE RELIGION : EN MÉSOPOTAMIE

La religion la plus vieille dont nous ayons une connaissance authentique et suffisamment explicite, par quantité de ses monuments exhumés, même en ruines — lieux, images et objets du culte —, et surtout par un dossier prodigieux, de quelques centaines de milliers de documents indigènes, intelligibles et souvent détaillés, c'est le système religieux de l'antique Mésopotamie, entre le IV^e millénaire et les alentours de notre ère. Autre privilège exceptionnel, que seule lui pourrait aussi disputer l'Égypte ancienne, elle n'est pas moins celle dont il nous est donné de suivre le développement sur trois bons millénaires — jusqu'à sa mort.

Ce double avantage, qu'on chercherait en vain ailleurs, pour l'heure, ne devrait pas seulement, par la visite d'un aussi monumental édifice, en partie reconstruit, nous introduire dans le cadre de la vie quotidienne, de la réflexion et du cœur de ces antiques Mésopotamiens évanouis, en qui l'on a fini par reconnaître, aujourd'hui, nos plus vieux parents, discernables et fréquentables dans notre passé le plus reculé, les premiers édifica-

teurs de la civilisation qui nous soutient encore et que nous avons largement diffusée par le monde. Il devrait aussi procurer à notre réflexion des lumières inespérées, propres à nous éclairer, comparativement, bien des problèmes que nous posent toujours l'existence, l'évolution et l'intelligence, non seulement des autres religions et de la nôtre, mais du phénomène religieux en soi, de la Religion comme telle.

Préparé à la demande de son éditeur*, le présent opuscule n'est, sciemment, au bout du compte, que la reprise d'une brochure, écrite en 1948 et publiée en 1952, aux Presses universitaires de France, sous le titre *La religion babylonienne*, disparue du marché depuis quelques années. Il n'était peut-être pas superflu de la ressortir : depuis un demi-siècle, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de l'Assyriologie ; bien des acquis antérieurs ont été mieux perçus et digérés ; quantité de découvertes se sont faites ; nombre d'incertitudes et d'erreurs ont été relevées et corrigées... D'autre part, la problématique elle-même s'est plus d'une fois déplacée : ainsi, la question du sémitisme foncier de la religion en Mésopotamie, qui m'avait parue, autrefois, assez instante et digne de « démonstration », ne devrait plus, de nos jours, souffrir de contradiction sérieuse et, les choses allant

* Ce livre n'aurait pas vu le jour sans les encouragements, l'aide et l'amitié d'É. Vigne et de son équipe (S. Simon et B. Peyret-Vignals), qui y ont beaucoup et intelligemment travaillé. Si bien que le lecteur les remerciera comme moi.

désormais de soi, j'y ai beaucoup moins (et autrement) insisté.

Tout en conservant, à peu près, la disposition générale du petit livre, j'ai préféré le récrire en grande partie, même s'il m'est arrivé d'en reproduire, à l'occasion, des passages. D'autant que son nouvel éditeur a volontiers admis que j'en truffe le texte de traductions plus généreuses : surtout dans les domaines de l'imaginaire et des mouvements du cœur, obligatoirement coextensifs au champ de toute religion, rien ne vaut le contact des documents originaux, pour pénétrer les choses et y communier, bien mieux qu'en passant par les explications, plus détaillées, plus savantes, mais digérées par *nous*, et abstraites. Enfin, pour mieux marquer qu'il s'agit, après tout, d'un travail renouvelé, en accord avec *Mésopotamie* (Folio Histoire, p. 13, note 1), j'ai préféré remplacer, dans le titre, *Babylone* par la *Mésopotamie*, comme pour insister, de la sorte, sur le point le plus original et le plus remarquable, mis en valeur à l'instant, de ce système religieux : son antiquité exceptionnelle et sa très longue vie, commensurée à celle d'un pays vénérable.

On ne m'en voudra pas si, pour lui rendre justice en l'expliquant de mon mieux, j'ai refoulé toute érudition de discours, à commencer par une chronologie sourcilleuse, trop démoralisante pour les non-professionnels, lesquels, pourtant, ont, plus que les autres, droit à ce livre, et qu'on trouve d'ailleurs volontiers renforcées en raison inverse de la claire vue que son usager semble avoir de ce qu'il expose. Si j'ai (plutôt discrètement !) renvoyé,

ça et là, à des ouvrages techniques, outre l'honnêteté des citations facilitant le contrôle, c'est plus pour me justifier, comme il se doit, aux yeux de mes collègues, que pour y adresser les lecteurs ingénus, lesquels n'ont régulièrement que faire de ces pesants volumes infréquentables, si ce n'est aux affiliés de la Société secrète des Assyriologues.

Reflet de la nature même des choses en question, mon plan devrait être logique et limpide. Je dois, en premier lieu, définir et expliquer le propre objet de la recherche ici entreprise : *la Religion*, dont les composantes essentielles commandent la répartition de ce que j'en ai à dire (p. 19 s.). Puis, il me faudra tracer, en peu de mots, le cadre historique dans lequel est né et a grandi ce système : *La Mésopotamie et son histoire* (p. 31 s.). Avant de poser la question préjudicielle de savoir dans quelle mesure, et dans quelles limites, une religion aussi reculée dans le temps, et éteinte depuis deux millénaires, peut être encore l'objet d'une *Connaissance* indirecte, suffisamment garantie, je devrai donner quelque idée critique des *Sources* à notre portée (p. 57 s.), surtout documentaires, composées et écrites par ses adeptes et dans lesquelles quelque chose nous est resté de leur expérience religieuse. Alors, seulement, en exposés plus diffus, il devrait être plus aisé, et plus fructueux, d'introduire, par les monumentaux portiques du *Sentiment religieux* (p. 73 s.), des *Représentations religieuses* (p. 99 s.) et du *Comportement religieux* (p. 229 s.), dans le vaste et poussiéreux sanctuaire de « *La religion la plus vieille* ». Encore faudra-t-il se demander, avant de

prendre congé d'elle, dans quelle mesure elle avait *rayonné* autour d'elle, et si quelque chose en avait *survécu* (p. 385 s.)¹.

1. Dans cet ouvrage, sauf indication contraire, toutes les dates sont à prendre « avant notre ère ».



MER NOIRE

C a u c

Ankara

Boghezkey

Hatti

Hittites

ARMÉN
Urartu

LIBAN

Karkémish

Hurrites KURDISTAN

Sultan-tepe

Tell Bitla

Arpachiya

Khorsabad

Tepe Gawra

Assur / Assyrie

Mossoul

Kuyundjik / Ninive

Djarmo

CHYPRE

Ras-Shamra / Ugarit

Lattakie

SYRIE

Amurru / Martu

Alep

Ebla

Nimrud / Kalhu

Haribumba ?

Assur

Dj. Hamrin

Nuzi

Ishchali

Tell Asmar / Ešnunna

Diyala

Damas

Sagaratum ?

Terqa

Mari Euphrate

Khafadji

Tell Agrab

Aqarqu

Tell Harmal

Baghdad

Kutu

Sippar

Ugarit

Djemdet-nasi

Babylone

Kis

Abu Salâbih

Fâra

Akkad

Wippur

Isi

Umma

Uruk

Sah

el-Obéid

Eridu

Ku'ar ?

PALESTINE /
Canaan
Cananéens

Jérusalem

Sinaï

Désert

syro-arabe
ARABIE

MER ROUGE

0 100 200 300 400 500 km

o Médine



RÈGLES DES TRANSCRIPTIONS ET TRADUCTIONS

Transcriptions

Les anthroponymes et les toponymes sont généralement rendus dans leur transcription courante (Hammurabi, Assurbanipal, Ninive), sauf dans les cas où, pour une raison ou pour une autre, il valait mieux insister sur leur composition (Âšušu-namir ; Atra-ḫašis).

Même remarque pour les noms divins, lesquels sont partout mis en italique (*Marduk ; Utu, Nin-ḫursag*).

Les noms communs du sumérien sont transcrits en caractères romains, ceux de l'akkadien, en italiques ; et leur découpage syllabique à tous, scandé de petits traits d'union (damkar ; *tam-ka-ru*).

Pour l'une et l'autre langue, la plupart de nos consonnes et voyelles utilisées dans les transcriptions gardent leur valeur courante. Mais :

u se prononce toujours *ou* (Uruk = Ourouk) ;

toutes les consonnes s'articulent (*Nin-girsu = Ninn-girsou*) ;

toutes les consonnes sont dures (*Nin-girsu = Ninn-ghirsou*) ;

h répond à un son voisin de la *jota* espagnole ;

š marque notre *ch* ;

š, ṭ et q rendent des nuances, dites « emphatiques », inconnues de notre système phonétique.

L'accent circonflexe sur une voyelle, dans les transcriptions de l'akkadien, souligne que la voyelle en question est longue : Atra-ḫašîs.

Les signes diacritiques : accents et exposants numériques qui affectent certaines syllabes (šà, šâ, u₄, unu_x) n'ont aucune

incidence phonétique et renvoient seulement à des signes cunéiformes // mots sumériens différents (voir *Mésopotamie*, p. 181 n. 1).

Une lettre minuscule romaine, en petit corps, légèrement surélevée et qui précède un nom, traduit l'usage, particulier à l'écriture cunéiforme, d'un « déterminatif » ou « classificateur » (voir p. 102 s.), lequel annonce la catégorie sémantique à laquelle appartient le nom qui suit. Ainsi^d dans *Šamaš*, pour souligner que *Šamaš* est le nom d'une divinité (^d est l'abrégié du sumérien *dingir* : « dieu »).

Traductions

Les chiffres entre parenthèses marqués dans la marge à gauche ou insérés dans le courant des textes traduits, renvoient aux numéros des lignes ou des vers dans l'œuvre entière.

Les chiffres romains de grand corps renvoient à la *tablette* d'une œuvre qui en comporte plus d'une dans les originaux cunéiformes ; de plus petit corps, à la *colonne*, quand la tablette en a plusieurs ; les numéros des *lignes* ou des *vers*, séparés de ce qui précède par ; , sont toujours en italique ; R. désigne le *revers* de la tablette. Ainsi *Gilgameš* I/IV, R. ; 8-15 est à entendre : vers 8 à 15 de la IV^e colonne du revers de la tablette I de l'*Épopée de Gilgameš*.

*La Religion
et les religions*

Nul ne peut se lancer dans une étude honnête de l'économie, en Mésopotamie, en Grèce, en Chine, n'importe où, sans la moindre idée claire, au départ, de ce qu'implique l'économie comme telle. Il y aurait autant de frivolité, et de risques, à vouloir se mêler un tant soit peu sérieusement d'une religion quelle qu'elle soit, sans partir d'une réflexion touchant les éléments constitutifs qu'on doit s'attendre à y trouver coordonnés — autrement dit, d'une vision assez tranchée du phénomène religieux en lui-même.

Il n'est évidemment pas question de soulever ici une discussion de philosophes ou de psychologues : ont-elles jamais abouti? Et surtout, ce n'est pas sur ce plan éthéré qu'il nous est avantageux, à nous autres, simples historiens et curieux de l'antiquaille, de contempler les choses. Avant de nous noyer dans un océan de détails, sans fond ni rives, aux fins d'en dégager, décrire et, autant que faire se peut, en les mettant en ordre, essayer de comprendre la religion des anciens Mésopotamiens, il sera donc avisé d'en arrêter d'abord la structure commune avec les autres religions, afin

d'y retrouver, en ordre (un ordre naturellement *logique*, et non pas *chronologique*, à ce stade de notre entreprise) et en système, les notes essentielles qui font précisément d'elle une religion, et que nous aurons à identifier, classer et pondérer, dans un aussi vaste dossier. Mieux vaut toujours, avant de partir, savoir au moins où l'on veut aller...

Ce qui saute en premier aux yeux de quiconque cherche ainsi à se faire une idée de n'importe quel système religieux — de la Religion comme telle, c'est son caractère social. Elle affecte d'abord ses fidèles dans leur vie en commun, leur imposant un certain nombre de sentiments, de conceptions, et de pratiques à quoi rien ne les eût conduits tant qu'ils n'étaient pas ensemble. On pourrait donc, pour étudier une religion, s'en tenir à ce plan collectif. C'est du reste ce qui se fait, quasi obligatoirement, depuis l'apparition des sociologues, lesquels en ont découvert et appris à exploiter la valeur. Qu'un pareil souci soit utile, et même indispensable, qui n'en tombera d'accord ?

Mais s'en tenir là d'emblée, c'est oublier que les seuls éléments *réels* et *premiers* de toute société : les seules sources véritables et les seuls vrais sujets des contraintes sociales, religieuses et autres, les seuls qui en détiennent donc l'explication radicale, et en peuvent montrer au vif l'authentique et total fonctionnement, ce sont les *individus* qui la composent et sans lesquels elle n'existerait pas. Les vieux scolastiques, de bien meilleur sens qu'on ne se les figure, quand on ne les connaît pas, avaient-ils tort de dire, en leur jargon, qu'« un rassemblement d'hommes, abstrac-